

Jocelyne BACQUET

FALLAIT PAS

On entend bien souvent dire que la grande peur de tout écrivain serait la tristement célèbre feuille blanche.

Que nenni ! Il existe une peur bien plus intense que celle-là. La peur... de ne pas être reconnu dans son statut d'écrivain. Ne pas être reconnu par ses pairs, s'entend.

La plupart des auteurs finissent par accepter de vivre cet état de fait: il s'écrit bien plus de manuscrits (appelés aujourd'hui volontiers « tapuscrits ») que ne peuvent en publier les maisons d'édition, aussi florissantes soient-elles, pour certaines.

La plupart des auteurs...

Et puis d'autres vivent très mal ces refus, les voyant comme des critiques personnelles. Ils se morfondent, enragent, vitupèrent contre tous les éditeurs de la création, et enfin se calment, pour soit abandonner l'idée d'être publiés un jour, soit retrouver la foi et remettre leur ouvrage sur le métier, certains qu'un jour ils trouveront enfin chaussure à leur pied.

Et puis... il y a notre drôle de personnage, le « sale type », celui qui nous allons nous intéresser dans les pages qui suivent. Lui, c'est un vilain, un affreux, un odieux bonhomme, totalement nombrilo-centré et ne reculant devant rien pour réparer l'outrage qui lui a été fait. Chacun de ses actes est pour lui une évidence, de la pure logique, n'ayant pour but que de chasser ceux qui ont osé le rejeter.

Il est en guerre, c'est certain, et bien loin de lui l'idée de faire des prisonniers...

Pas trente, trente et une.

Jour J

De toute façon, j'avais décidé qu'au trentième je commencerais mon travail de débroussaillage. Et je ne prends jamais de décision " la ligne.

Ce matin-là, le facteur avait déposé dans sa boîte une grosse enveloppe. Non, soyons plus précis, je leur dois bien cela, " tous ces dieux du monde livresque : utiliser un vocabulaire précis. Donc, l'employé des services postaux a déposé ce matin dans ma boîte " lettres une grande enveloppe, format 24 x 32 (centimètres) particulièrement épaisse. Je sais ce qu'elle contient : le début pour moi d'un nouveau travail. C'est là l'ultime unité de mon compte. Comme pour les gamins qui jouent " cache-cache : " trente, je commence " vous courir après.

Trente. C'était bien le nombre qu'il s'était fixé.

Mais là encore, il leur devait quelque chose : l'honneur. Donc : pour être honnête, il ne s'était fixé aucun décompte au départ, ce ne fut qu' " la dixième enveloppe que l'agacement avait atteint son paroxysme. À la dixième, il avait explosé ! Il était en rage et avait même failli s'en prendre au facteur. Le pauvre. Lui qui avait réussi " amadouer le fauve de chien qu'il avait alors, en lui envoyant chaque jour un petit-beurre.

« Pour aider à installer des relations cordiales », avait-il dit. Et effectivement, @ avait marché. Non, pardon ! @ a avait « fonctionné »...

Mais là, pas de petit-beurre qui fonctionnera. Il va tous leur faire passer le goût des petits-beurre, mais aussi de toute chose. La dernière chose qu'ils avaleront sera leur bulletin de naissance.

Il avait pourtant écrit un gentil garçon, en obéissant à la lettre à leurs exigences. Tout y était, la présentation, le format, la bonne corrélation entre sa proposition et leurs lignes générales, l'enveloppe timbrée glissée avec, au cas où Tout !

Et il avait tout envoyé le même jour – il y a exactement six mois et vingt-trois jours – d'un bureau de poste où il n'avait jamais mis les pieds. L'employée qui s'était occupée de lui l'avait regardé arriver avec des yeux ronds. Il est vrai qu'il avait dû emprunter un caddie au supermarché voisin pour pouvoir tout apporter en une seule fois. Un kilo deux cents grammes chaque, multiplié par trente, @ avoisinait les quarante kilos !

Mais il avait voulu donner la même chance à tous. Les trente exemplaires arriveraient en même temps à leurs trente destinataires et le premier servi serait celui qui décrocherait le plus vite.

Voilà.

Et aujourd'hui, il se retrouvait face à ses obligations, car les seules promesses que l'on ne doit pas trahir sont celles que l'on s'est faites à soi-même.

Il venait de finir de rédiger la dernière fiche et de l'ajouter aux autres. Elles étaient classées dans l'ordre

chronologique. La plus ancienne sur le dessus du paquet, une enveloppe reçue seulement trois semaines après son envoi. Ce sera donc elle qui ouvrira le bal. Certains envois avaient eu droit à une seconde chance, ceux pour lesquels l'adresse était invalide et qui avaient nécessité une recherche pour trouver les nouvelles coordonnées. Deux seulement étaient dans ce cas.

Il s'en souvient encore, il y a un an, du moment où il avait hérité d'une somme très rondelette qui allait lui permettre de ne plus assumer ce travail qu'il détestait. Et ce pour le restant de sa vie. Il était l'unique héritier d'une vieille tante à qui il avait su rendre ces dernières années les visites de rigueur, celles qui permettaient d'entretenir auprès d'elle les souvenirs qu'elle gardait de lui lorsqu'il était petit et qu'elle le faisait sauter sur ses genoux. Lui, ces visites l'agacèrent, mais il fallait bien assumer ces petits sacrifices pour être à peu près sûr de rester couché sur son testament. Elle aurait tout aussi bien pu tout léguer à l'une de ces associations qu'adorent les vieilles dames, surtout celles qui comme elle vivent entourées d'une armée de vieux chats, tous plus ou moins pelés et acariâtres. Il avait tout de même eu un moment de crainte chez le notaire, le jour de l'ouverture du testament. Sa vieille Tatie, comme elle aimait qu'il l'appelle, avait tout de même cédé le tiers de sa fortune à une association qui prendrait en charge ses vieux matous tout en usant du reste de l'argent comme bon lui semblerait. Il lui restait en tout état de cause largement de quoi vivre sans se soucier de l'avenir. Comme il avait alors apprécié d'avoir tenu bon dans tout ce qu'il avait dû traverser, pour finir par être l'unique héritier de la « Tatie aux chats » ! Mais ce jour-là, chez le notaire, il avait très récompensé !

Il avait donc d'cid de s'atteler à réaliser son rêve : finir de travailler sur ce roman, commencé il y avait des années de cela et rangé au fond d'un tiroir. LE roman, celui qui allait bouleverser les certitudes du monde littéraire.

Il avait su se mettre au travail, taper, faire imprimer et relier. Et six mois plus tard, il envoyait ses trente exemplaires à trente maisons d'édition parisiennes et provinciales, toutes sur le haut du pavé ou en pleine ascension.

Mais pourquoi trente, me direz-vous, puisque j'étais si sûr d'être publié ? Eh bien, juste pour le plaisir de les voir se battre comme des hyènes, afin d'obtenir ma signature en bas de leur contrat, bien sûr.

Imaginez alors l'effet d'avastateur qu'avait pu avoir le premier refus qu'il avait reçu ! Il n'en croyait pas ses yeux. Ils avaient dû se tromper, avaient confondu les manuscrits, la secrétaire s'était mélangé les pinceaux, ils allaient lui téléphoner pour se confondre en excuses, lui faire un pont d'or.

Il avait donc attendu. Et puis... rien ! Il avait donc dû se résoudre à téléphoner lui-même. Et là, il avait vécu la plus terrible des humiliations : le comité de lecture n'avait même pas dépassé la dixième page ! Il avait réussi à obtenir cette fichue précision en se mettant quasiment à pleurer au bout du fil ! La secrétaire, attendrie et compatissante lui avait recommandé de retravailler son manuscrit avec l'aide de personnes dont c'était le métier, avant de le présenter de nouveau à des maisons d'édition. Il en était resté sans voix. C'était alors que la phrase d'un ami lui était revenue à l'esprit :

— Tu sais, dans ce genre d’aventure, il y a beaucoup plus d’appels que d’élus, alors il vaut mieux avoir recours à sa capacité de gérer les réseaux. C’est ce que tu as fait, bien sûr ?

Eh bien, en fait, non.

— C’est comme quand tu dragues une belle fille, il vaut mieux avoir recours au fait qu’elle puisse dire non. Ça évite les grosses déceptions, avait ajouté cet ami.

Oui, mais, c’est qu’il était beau gosse, cet ami, les belles filles lui souriaient et lui tombaient dans les bras. Tandis que lui, il n’avait droit qu’aux moches...

Au dixième refus de son manuscrit, c’est sans aucun doute ce qu’il aurait dû faire. Recourir aux réseaux. Mais entre-temps, il avait tout simplement oublié la phrase de cet ami, que d’ailleurs il ne voyait plus depuis ce jour-là, ayant considéré sa question comme une critique sommaire et arbitraire de son travail, mais aussi comme un affront. Il l’avait donc tout bonnement congédié. Un peu violemment...

Puis, à l’occasion de ce dixième refus, il s’était fait une promesse : les trente, s’ils décidaient tous de lui adresser la même réponse allaient, tous sans exception, dans l’ordre d’apparition à l’écran, payer leur affront de leur vie. *Si un seul au milieu de cette meute de hyènes avait eu la bonne idée d’accepter de publier mon livre, il aurait alors sauvé trente vies.*

Trente vies. En fait... non. Pas trente, trente et une.